

L'expédition Lewis et Clark et la relativité de la notion d'erreur

Pierre-François Peirano



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/177>

DOI : [10.4000/lcc.177](https://doi.org/10.4000/lcc.177)

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

Pierre-François Peirano, « L'expédition Lewis et Clark et la relativité de la notion d'erreur », *Les chantiers de la création* [En ligne], 2 | 2009, mis en ligne le 29 octobre 2014, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/177> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.177>

L'expédition Lewis et Clark et la relativité de la notion d'erreur Pierre-François PEIRANO, Aix-Marseille Université

Ordonnée par le président Jefferson à l'époque de l'achat du territoire de la Louisiane par les Etats-Unis, l'expédition Lewis et Clark, composée d'une trentaine de soldats et placée sous le commandement des capitaines Meriwether Lewis et William Clark, partit de Saint Louis (Missouri) en mai 1804 et, après avoir remonté le cours du Missouri, atteignit l'Océan Pacifique fin 1805, après avoir descendu le fleuve Columbia. L'expédition passa l'hiver dans un fort au bord du Pacifique et rejoignit Saint Louis en septembre 1806. De nos jours, ce périple en est venu à être considéré comme un mythe fondateur des Etats-Unis, mais cette élévation se révéla aussi ardue que les difficultés rencontrées par l'expédition, oscillant, au fil des décennies, entre fiction et réalité, entre doutes et certitudes — ce qui aboutit à une remise en cause successive de ses apports suivant le contexte historique, mettant en perspective la notion même d'erreur.

1. Les représentations mentales du territoire à l'épreuve des faits

Les buts initiaux de l'expédition, outre le fait de découvrir une voie d'eau navigable pour développer le lucratif commerce des fourrures vers le Pacifique et l'Extrême-Orient, répondaient au besoin impératif de valider certaines théories relatives à la nature du territoire américain et d'en infirmer autres. Depuis plus de dix ans, Jefferson désirait qu'une expédition traversât les contrées largement inconnues du Nord-Ouest. Déjà, en 1793, une tentative pour envoyer un corps placé sous la direction du Français André Michaux était restée sans suite. Le véritable but de cette volonté d'exploration n'était pas seulement l'extension de la zone d'influence des Etats-Unis au détriment d'autres puissances qui convoitaient ces régions. Il importait de découvrir le mythique « Passage du Nord-Ouest », un fleuve dont les sources étaient censées se trouver près de celles du Missouri et qui s'écoulerait directement jusqu'au Pacifique. Cette conception du territoire était partagée par les géographes de l'époque : à titre d'exemple, les cartes dressées par Peter Fidler en 1801 ou par le célèbre explorateur Alexander MacKenzie, la même année, plaçaient, à l'ouest des sources du Missouri, les sources d'un cours se jetant au nord de la Californie. MacKenzie, sans raison apparente, dessina même un lac où ce fleuve prendrait sa source. L'expédition devait donc, par la découverte de ce dernier, valider ces hypothèses relatives à la conception du territoire américain. Dans ses instructions initiales à Lewis, datées du 20 juin 1803, Jefferson ordonne également d'effectuer un relevé des espèces animales et

végétales découvertes au cours de leur voyage¹, dans le but implicite de dresser un tableau aussi exhaustif que possible de la biodiversité américaine et d'en révéler l'originalité. Le but était d'aller à l'encontre des théories de nombreux naturalistes européens — le plus célèbre étant Buffon —, selon lesquelles le continent américain était marqué par une dégénérescence de sa faune et de sa flore — voire de ses habitants.

Les deux capitaines partageaient les opinions de Jefferson et sa représentation mentale du territoire, dont ils se firent l'écho dans les journaux qu'ils tinrent tout au long de leur parcours, décrivant d'abord la vallée du Missouri comme une terre accueillante et fertile. Au printemps 1805, Lewis écrivit à sa mère :

Cette immense rivière, jusqu'au point où nous l'avons remontée, irrigue l'une des plus belles régions du globe. De plus, je ne crois pas que l'on puisse trouver, dans l'univers, de telles étendues de terres aussi fertiles, aussi bien irriguées et entrecoupées par un tel nombre de cours d'eau navigables (Allen 220).

En outre, ils mentionnaient souvent leur souhait de découvrir cette “Grande rivière de l'Ouest” — tout en prenant soin d'effectuer des relevés cartographiques précis, de crainte de ne pas emprunter un chemin qui les ferait dévier de leur but initial, à savoir atteindre le Pacifique. C'est ainsi qu'il est possible d'affirmer que le périple s'apparentait parfois à une “errance”, lorsqu'il s'agissait de déterminer quel affluent du Missouri suivre. A ce titre, les journaux mentionnent souvent le besoin de se repérer afin de dresser des cartes précises et de ne pas s'égarer. Le précédent constitué par la première expédition d'Alexander MacKenzie, en 1789, était, sans doute, présent dans les esprits de Lewis et de Clark : l'explorateur britannique était parti de Fort Chipewyan, sur les bords du lac Athabasca, et avait descendu un fleuve qui l'avait mené aux confins de l'Océan Arctique — fleuve qui prit, bien entendu, le nom de MacKenzie — alors qu'il comptait déboucher sur un fleuve qui le mènerait jusqu'à l'Océan Pacifique. Lorsqu'elle atteignit l'intersection de plusieurs branches du Missouri, Lewis écrivit les lignes suivantes : « Ayant la conviction qu'il s'agit d'un point essentiel dans la géographie de la partie occidentale de ce continent, je me suis décidé à rester, quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que j'obtienne les données nécessaires pour fixer sa latitude, sa longitude, etc. » (DeVoto 168).

A plusieurs reprises, l'expédition se sépara pour suivre différents cours d'eau et déterminer lequel emprunter. Après sa remontée du Missouri, elle traversa, pendant de nombreuses semaines, des territoires arides avant d'arriver à un autre fleuve, la Columbia, qui n'était pas le cours d'eau aisément navigable qu'ils espéraient découvrir : l'expédition dut

¹ Instructions officielles de Thomas Jefferson à Meriwether Lewis, dans David Lavender, *The Way to the Western Sea : Lewis and Clark across the Continent* (Lincoln and Lincoln : University of Nebraska Press, 1998), pp. 389-94.

franchir des rapides, ainsi que des passages accidentés, avant d'atteindre une côte Pacifique balayée par la pluie et le vent. A la lumière de ces difficultés, les deux capitaines prirent conscience que leur conception antérieure du territoire était erronée et que ce Passage du Nord-Ouest n'existait pas — du moins, pas sous la forme d'un grand fleuve. En février 1806, avant de se lancer dans le voyage du retour, Clark écrivit dans le journal : « Nous avons découvert le passage le plus praticable et le plus navigable à travers le continent nord-américain » (320-1), signant officieusement l'acte de décès des représentations mentales du territoire qui avaient jusqu'alors prévalu. Lors de ce voyage retour, cependant, Lewis et Clark empruntèrent des routes séparées : alors que Clark devait explorer la région de Yellowstone, plus au sud, Lewis comptait remonter la rivière Marias, un affluent du Missouri, sans doute dans l'espoir de découvrir un autre cours d'eau susceptible de conduire jusqu'à l'océan — mais sans succès. Une telle volonté montre que les vieux mythes avaient la vie dure, mais avaient néanmoins ouvert la voie à ces explorations — l'existence supposée du Passage étant l'un des principaux moteurs du lancement de l'expédition par Jefferson. Ce fut également lors de ce voyage de retour que se produisit le seul incident sérieux avec les nations indiennes. Le 27 juillet 1806, Lewis tua un membre de la nation des *Blackfeet* au cours d'une échauffourée. Cet événement démontre une autre "erreur", puisque les instructions initiales de Jefferson demandaient de traiter les nations indiennes de la manière la plus cordiale possible. Les deux capitaines avaient, sans doute, l'idée préconçue qu'il serait facile d'établir de telles relations, mais leur relatif idéalisme eut tôt fait de laisser place à une constante méfiance lors de leurs rencontres — Lewis et Clark déplorant, en outre, le manque d'hospitalité et les chapardages auxquels se livraient les Indiens vivant sur les rives de la Columbia.

2. Les apports de l'expédition par-delà sa remise en question

A son retour, cependant, c'est l'expédition elle-même qui fut remise en cause, puisqu'elle apportait une image des territoires du Nord-Ouest différente de celle qui prévalait jusqu'alors — et qui révélait le caractère inhospitalier des Montagnes Rocheuses :

Jefferson dut admettre que les Rocheuses dressaient une barrière quasiment infranchissable et que l'expansion vers l'Ouest devait intégrer ce nouveau paramètre. Cette autre évidence géographique était de nature à invalider *de facto* le projet jeffersonien d'une vaste république agrarienne étirée sur la totalité du continent (Hugues et Royot 132).

Il est possible d'affirmer que la conception nouvelle du territoire qu'elle apportait ne correspondait pas à la volonté d'expansionnisme de l'époque, dans le contexte de laquelle il était impérieux de considérer le territoire américain comme une terre hospitalière, par-delà les réalités géographiques. On reprocha à Jefferson son coût excessif — 40 000 dollars au lieu des 2 500 initialement prévus², pour un résultat qui allait à l'encontre de ce qui était espéré — et l'hypothèse selon laquelle Lewis et Clark s'étaient fourvoyés dans leur parcours fut même soulevée. Encore une fois, remettre en cause le mythe du Passage du Nord-Ouest n'était pas facile et, dans la carte des territoires de l'Ouest qu'il dressa en 1814, William Clark situe, sans raison, les sources de la Multnomah, un affluent de la Columbia, plus au sud, comme pour entretenir l'espoir de découvrir un jour cette "Grande Rivière de l'Ouest" — qui plus est, dans une région que l'expédition n'avait pas explorée. Il pourrait s'agir d'une « erreur volontaire » de la part de Clark, mais, si c'était le cas, cela donnait à penser que l'expédition avait bel et bien échoué. Selon le contexte historique et les idées dominantes, il peut donc arriver qu'une erreur se révèle relative, mais, dans le cas de l'expédition Lewis et Clark, cela fut à l'origine de l'occultation du rôle de l'expédition tout au long du XIX^e siècle et de l'avancée des colons américains vers l'Ouest — un mouvement que l'expédition Lewis et Clark avait pourtant contribué à initier.

Cependant, l'expédition n'en connut pas moins un devenir fécond, mais il fallut quelques décennies pour faire ressortir certaines vérités de ce que l'on avait initialement considérées comme des erreurs. Tout d'abord, l'expédition permit de sérieuses avancées dans le domaine de la cartographie. Les cartes dressées par Clark tout au long de son parcours étaient non seulement d'une grande exactitude, mais elles servirent à de nombreuses expéditions subséquentes, comme celles entreprises par Zebulon Pike ou le peintre George Catlin. Ce dernier correspondit avec Clark et hérita de lui son intérêt pour les traditions des nations indiennes. Cela contribue à prouver que l'esprit de l'expédition ne s'éteignit pas et que d'autres explorateurs désirèrent marcher sur les traces de Lewis et Clark et établir des rapports aussi cordiaux que possible avec ces nations. Ensuite, les croquis des espèces animales élaborés au cours de l'expédition influencèrent des naturalistes comme John James Audubon, qui, dans sa série d'illustrations *Les oiseaux d'Amérique* (*Birds of America*, 1840), révèle l'originalité et la richesse de la biodiversité du continent. Audubon dessina même des espèces découvertes par l'expédition, comme le « pic-vert de Lewis » (*Lewis's Woodpecker*), ce qui témoigne de la filiation qui unissait les explorateurs à l'illustrateur. Chose plus importante encore, la conception du territoire américain

² Stephen Aron, "The Afterlives of Lewis and Clark", Jacqueline Jones (ed.), *The Best American History Essays 2007* (New York : Palgrave MacMillan, 2007), pp. 71-89.

en vint à être modifiée au cours du XIX^e siècle, la description idéalisée d'une terre hospitalière laissant progressivement place à l'exaltation du sublime. Ces deux tendances représentaient, l'une et l'autre, deux extrêmes, mais l'expédition Lewis et Clark commença à servir d'exemple pour illustrer les efforts des hommes au milieu d'une nature déchaînée et hostile. Au bas d'un tableau d'Albert Bierstadt, *Puget Sound on the Pacific Coast* (1870), peint lors d'un séjour dans l'Oregon, figure un groupe d'hommes tirant leurs bateaux à terre : il pourrait s'agir d'une des premières représentations de l'expédition sur une toile. A travers l'art, il est donc possible de constater une représentation différente du territoire américain, déjà exprimée par Lewis et Clark : en effet, on trouve, dans leurs journaux, de nombreuses descriptions des paysages extraordinaires du Nord-Ouest.

3. L'utilisation de l'expédition : erreur historique ou illustration d'un mythe proprement américain ?

Après la fermeture officielle de la Frontière³, en 1890 — laquelle correspondait, selon l'historien Frederick Jackson Turner, à la clôture d'une période bien distincte de l'histoire américaine —, l'expédition fut réutilisée au gré des idéologies dominantes. Déjà, lors des célébrations du centenaire, au début du XIX^e siècle, les représentations sont encore fortement influencées par l'expansionnisme et l'esprit de la Destinée Manifeste⁴ — par exemple, celle annonçant une exposition à Portland : Lewis et Clark y figurent en compagnie d'une allégorie des Etats-Unis, laquelle ressemble à la déesse Columbia dans le célèbre tableau de John Gast, *American Progress*, peint trente années plus tôt, comme si les deux capitaines avaient ouvert la voie vers l'expansion du territoire et le progrès. Sur l'affiche de l'exposition, la figure féminine montre le chemin à Lewis et à Clark, vers la lumière. Déjà, leur voyage initial n'était plus interprété comme un échec ou une erreur, mais comme un périple effectué par des pionniers. A la même époque, plusieurs statues érigées dans les Etats de l'Oregon et de Washington, rappellent que l'expédition avait également contribué, avec le recul, à placer ces régions dans la zone d'influence des Etats-Unis. Son importance ne s'arrête pas là, puisque son exploitation se poursuit tout au long du XX^e siècle, illustrant progressivement une vision romancée de l'histoire de la Frontière.

³ La Frontière désignait la ligne marquant la zone limite de l'implantation de la population américaine et de l'avancée de la civilisation vers l'ouest. Elle fut déclarée fermée en 1890, les autorités voulant signifier que le territoire américain avait été « civilisé » dans sa totalité.

⁴ La Destinée Manifeste, apparue dans les années 1840, est une idéologie basée sur le caractère divin et irréversible de l'expansion des Etats-Unis vers l'Océan Pacifique. Elle eut une influence considérable sur la pensée américaine du XIX^e siècle, voire du XX^e.

Cette vision se développa à travers le personnage de Sacagawea, une Indienne appartenant à la nation des Shoshones, qui s'était jointe à l'expédition lors de l'hiver 1804 en compagnie de son mari, le Franco-Canadien Toussaint Charbonneau. Mais, chose étonnante, les journaux de Lewis et Clark mentionnent rarement son rôle dans la bonne marche de l'expédition — mis à part son aide en tant que traductrice, ainsi qu'un épisode au cours duquel elle empêcha une barque de couler avec les vivres qui y étaient entreposés —, mais Sacagawea devint, dès les premières décennies du XX^e siècle, le personnage le plus connu de l'expédition — une statue érigée en 1905 à Portland la qualifie même de « mère fondatrice de l'Oregon originel » — et elle symbolise maintenant, dans la pensée américaine, une idéalisation des relations entre les colons blancs et les nations indiennes, au même titre que Pocahontas. Des timbres et des pièces de monnaie ont même été émis en son honneur — respectivement en 1993 et en 2000 —, mais il convient de souligner que cette mise en valeur reste largement artificielle et, au vu de la place qu'elle occupe dans les journaux, la question de la vraisemblance doit être posée. Il pourrait même s'agir d'une erreur historique, si son rôle était exagéré. Mais s'agit-il, au contraire, d'une réhabilitation — une hypothèse qui ferait pencher la balance du côté de la vraisemblance — ? Il est encore difficile de trancher, mais le personnage de Sacagawea est l'illustration parfaite de la phrase prononcée par un journaliste dans un célèbre *western* du début des années 1960 : « Dans l'Ouest, quand les faits se sont transformés en légende, c'est la légende qu'il faut imprimer » (Ford). Cette phrase cache une réflexion profonde sous le vernis de l'embellissement : l'Histoire, avec un grand H, ne serait-elle pas une succession d'erreurs et de falsifications ? Il est possible de trouver un juste milieu avec le désir de tendre vers la vraisemblance, mais le devenir fécond du personnage de Sacagawea n'en demeure pas moins indéniable. A ce titre, il est intéressant de remarquer qu'elle est souvent représentée comme le guide de l'expédition, montrant tantôt le chemin vers l'ouest, indiquant tantôt la bonne direction à Lewis et à Clark — et transformant ainsi une possible « errance » en parcours initiatique.

Mais, si l'Histoire était bâtie sur une série d'inexactitudes, Lewis et Clark en auraient initialement pâti, l'expédition ayant, dans un premier temps, été occultée à cause de l'influence des représentations antérieures du territoire et des attentes de Jefferson. Cependant, cette occultation fut indispensable (même bénéfique) au devenir de l'expédition, dans la mesure où elle permit de ne pas « figer » sa représentation à l'époque de la Frontière et de ne pas en faire un stéréotype. Un contre-exemple est fort révélateur : l'explorateur Kit Carson, lorsqu'il délivra une « prisonnière du désert », découvrit un livre dans lequel il était déjà représenté en train de tuer des

Indiens⁵. Par effet de miroir, il est possible d'affirmer que le "temps de latence" dont bénéficia l'expédition Lewis et Clark lui permit aussi d'être exploitée différemment au gré des idéologies dominantes et d'acquiescer ce statut de mythe fondateur. Dans son livre *Aspects du mythe*, Mircea Eliade écrivit la phrase suivante : « Connaître les mythes, c'est apprendre le secret de l'origine des choses. En d'autres termes, on apprend non seulement comment les choses sont venues à l'existence, mais aussi où les trouver et comment les faire réapparaître lorsqu'elles disparaissent » (Eliade 25). Il est possible d'affirmer que, dans le cas de Lewis et Clark, l'Amérique y trouve un reflet fidèle, dans le sens où, par-delà l'erreur et les inexactitudes, ils contribuent à perpétuer des idéaux propres à la nation américaine, notamment celui de la marche vers un idéal. De nos jours, de nombreuses scènes de l'expédition sont rejouées (comme les batailles napoléoniennes en France) et le souhait de nombreux Américains reste, sans doute, celui de revivre l'événement et de retrouver les racines d'une Amérique mythifiée — qui n'a, peut-être, jamais existé en dehors de l'image que l'on s'en fait.

L'expédition Lewis et Clark se situe donc à la croisée de différents mythes : elle fut influencée par des conceptions légendaires qu'elle contribua à remettre en cause — révélant ses inexactitudes —, mais elle engendra tout aussi bien d'autres mythes et d'autres visions romancées après sa réhabilitation, bien qu'elle ait été initialement considérée comme un échec. Selon certains contextes historiques, cela donne même lieu à la résurgence de certains mythes ancestraux, même si l'on sait pertinemment que ces derniers comportent leur lot d'erreurs. L'exemple du *Grand Passage* — dont le titre anglais est *Northwest Passage* —, un film de 1940 avec Spencer Tracy dans le rôle du major Rogers, est fort révélateur. Sorti à une époque où les Etats-Unis se relevaient encore de la Grande Dépression, le film se veut une illustration de la formidable volonté qui anime le peuple américain. Et, à la fin du film, dont le scénario se déroule à la fin du XVIIIe siècle, une scène représente le major haranguant ses troupes après l'accomplissement d'une mission difficile, en leur disant qu'ils vont maintenant s'attacher à découvrir le Passage du Nord-Ouest. Son discours finit par la description d'une nature généreuse rappelant les récits imaginaires de l'époque : « Nous allons trouver un chemin pour traverser ce continent – le Passage du Nord-Ouest. Vous verrez des tiges d'épis de maïs aussi grandes que des aulnes, des rivières regorgeant de saumons et de truites et de l'herbe si haute qu'elle arrive aux genoux des vaches » (Vidor). Cette description idéalisée représente le besoin de toujours croire en des mythes, ainsi que l'importance du voyage initiatique dans la pensée américaine.

⁵ William Cronon, George Miles, et Jay Gitlin, (eds.), *Under an Open Sky: Reshaping America's Western Past* (New York-London : W.W. Norton & Co., 1992), p. 167.

L'expédition Lewis et Clark illustre parfaitement cela : il s'agit d'un périple visant à atteindre un idéal, mais dans lequel le voyage lui-même a autant d'importance que l'idéal à atteindre — dans leur cas, l'extension du territoire américain jusqu'au Pacifique ne sera complète que quelques décennies après. Tout cela réconcilie, bien entendu, l'erreur avec la vraisemblance et, dans son Discours d'Investiture du 20 janvier 2009, Barack Obama a lui-même repris ce thème à son propre compte : « La grandeur n'est jamais donnée mais se mérite. Dans notre périple, nous n'avons jamais emprunté de raccourcis et ne nous sommes jamais contentés de peu. C'est le travail qui nous a permis de gravir le long et rude chemin vers la prospérité et la liberté ». Le fait que, dans les journaux de Lewis et Clark, l'expression la plus employée soit « Nous avons continué à avancer » (*We proceeded on*) ne relève donc pas du hasard et, de cette manière, les erreurs se réconcilient avec un voyage de l'esprit, comme il est dit dans la conclusion du *Grand Passage* : « C'est le rêve de chaque homme que de découvrir un raccourci vers les désirs que porte son cœur. Si le major rêve assez longtemps, il le découvrira » (Vidor).

Ouvrages cités

- Allen, John Logan. *Lewis and Clark and the Image of the American Northwest*. New York : Dover Publications, Inc., 1991.
- Aron, Stephen. « The Afterlives of Lewis and Clark ». Jones, Jacqueline (ed.), *The Best American History Essays 2007*. New York : Palgrave Macmillan, 2007.
- Cronon, William, Miles, George, et Gitlin, Jay (eds.). *Under an Open Sky : Reshaping America's Western Past*. New York-London : W. W. Norton and Company, 1992.
- DeVoto, Bernard (ed.). *The Journals of Lewis and Clark*. 2^e éd. Boston-New York : Houghton Mifflin Company, 1997.
- Eliade, Mircea. *Aspects du mythe*. Paris : Gallimard, 1963.
- Hugues, Gérard, et Royot, Daniel. *Thomas Jefferson et l'Ouest : l'expédition de Lewis et Clark*. Paris : Armand Colin-CNED, 2005.
- Lavender, David. *The Way to the Western Sea : Lewis and Clark across the Continent*. 2^e éd. Lincoln and Lincoln : University of Nebraska Press, 2001.
- Ford, John. *L'Homme qui tua Liberty Valance (The Man who Shot Liberty Valance)*. Paramount, 1961.
- Vidor, King. *Le Grand Passage (Northwest Passage)*. Metro Goldwyn Mayer, 1940.
- Obama, Barack. "Transcript - Barack Obama's Inaugural Address" *New York Times*. (20 janvier 2009). 23 janvier 2009 <www.nytimes.com/2009/01/20/us/politics/20text-obama.html>.